

Biopolitique et Neocapitalisme. Foucault et l'éthique de la gestion socio- environnementale

Thiago Mota¹

Résumé : Au lieu de trouver sa fin, le capitalisme a été capable dans les dernières trois décennies de renouveler son esprit, tout en incorporant les critiques tantôt sociales, tantôt esthétiques, que l'on lui a adressées. Un néocapitalisme équipé d'un mécanisme d'endogénéisation est parvenu à se forger, de telle façon qu'une critique qui ne veuille pas tomber son otage doit, tout d'abord, en faire une décodification. Nous proposons donc d'appliquer les instruments conceptuels mis en place par l'analyse de la biopolitique et de la gouvernementalité élaborée par Foucault entre 1976 et 1979, notamment l'analyse des dispositifs de savoir-pouvoir, au domaine de la science de l'administration et, plus spécifiquement, à celui de l'éthique de la gestion socio-environnementale. Cela rend possible une reconstruction compréhensive de la généalogie de la biopolitique telle que Foucault l'a projetée, ainsi que la mise à jour de ses idées à l'égard des problèmes qui concernent nos jours. Cela permet aussi de suivre le parcours de la réflexion autour de la biopolitique au-delà des travaux de Foucault, surtout chez quelques héritiers italiens, comme Agamben et Negri. En conclusion, nous défendons qu'une reconstruction de la matrice théorique d'approche de la triangulation généalogique entre le pouvoir souverain, les disciplines et la biopolitique par le moyen d'un échange avec les sciences du management permet d'identifier l'éthique de la

¹ Doutorando pelo Programa de Pós-Graduação em Filosofia da Universidade Federal do Ceará – UFC, com projeto acerca de Foucault, na linha de pesquisa ética e filosofia política.

gestion socio-environnementale, cette sorte d'une « éco-éthique » sociale, comme un dispositif néocapitaliste qu'il faut décodifier.

Mots-clefs : Biopolitique, Gouvernamentalité, Critique, Management, Ecologie.

Biopolítica e Neocapitalismo: Foucault e a ética da gestão socioambiental

Resumo: Em lugar de chegar ao fim, o capitalismo vem sendo capaz, ao longo das três últimas décadas, de renovar seu próprio espírito e incorporar as críticas sociais e estéticas que lhe têm sido dirigidas. Um neocapitalismo apresentando forte mecanismo de endogenia se forjou, de maneira que qualquer crítica que não queira acabar sua refém precisa, hoje, acima de tudo, proceder à sua decodificação. Nesses termos, objetivamos aplicar os instrumentos conceituais da análise da biopolítica e da governamentalidade – desenvolvidos por Foucault entre 1976 e 1979, incluindo a abordagem dos dispositivos de saber-poder – no campo das ciências da administração e, mais especificamente, no da chamada ética da gestão socioambiental. Isso possibilita uma reconstrução abrangente da genealogia da biopolítica tal como Foucault a concebe, tendo em vista enfrentar problemas relacionados aos dias atuais. Isso também permite seguir o percurso da reflexão em torno da biopolítica além dos trabalhos de Foucault, especialmente em alguns de seus herdeiros italianos, como Agamben e Negri. Em conclusão, defendemos que a reconstrução da matriz teórica de abordagem da triangulação entre poder soberano, disciplinas e biopolítica, através de uma interlocução com os estudos da administração, permite identificar a ética da gestão socioambiental, esta forma de “eco-ética social”, como um dispositivo neocapitalista que carece ser decodificado.

Palavras-chave: Biopolítica, Governamentalidade, Crítica, Administração, Ecologia.

Du nouvel esprit du capitalisme à l'éthique de la gestion socio-environnementale

Récemment, dans son discours aux manifestants du mouvement *Occupy Wall Street*, Slavoj Žižek (2011) reprisait une idée qui peut nous servir de point de départ : “It is easy for us to imagine the end of the world – see numerous apocalyptic films –, but not end of capitalism.” Žižek parvient souvent à nos rendre des images concrètes de la réalité. Celui-ci tient, pour ainsi dire l'idée générale que l'on fait du capitalisme, à la sortie de la première décennie du XXI^e siècle : le capitalisme est devenu une donnée de nature, une fatalité inexorable, de telle façon que l'on ne peut pas imaginer sa fin.

À certains égards, ce fait est étonnant. Une fois que le capitalisme a été l'objet de critique au moins depuis que Marx l'a découvert en tant que tel, nous pourrions bien imaginer frais que l'humanité trouverait un jour une forme non capitaliste

d'organisation de l'économie et de la vie sociale en général. Pourtant ce n'est pas cela qui est vérifié en regardant l'histoire, surtout les dernières décennies. Comme l'a montré un ouvrage remarquable de Luc Boltanski et Ève Chiapello (1999), publié au tournant du siècle, le capitalisme est parvenu à se relancer en se faisant un « nouvel esprit », qui a pu absorber les critiques que lui ont été adressées, soit du point de vue du social, soit du point de vue de l'artiste, tout en les reversant le sens.² Ce « néocapitalisme » aurait donc été capable de tirer profit des événements de résistance aux revendications à la fois sociales (plus d'égalité) et esthétiques (plus de liberté) dont la forme prototypique est devenue, pour grande part des auteurs, le mai 68. Si la rigidité des postes et horaires de travail contraignait la créativité et l'authenticité, si l'enjeu économique de la croissance et du profit engendrait des inégalités et des risques écologiques, le néocapitalisme a su inventer le temps de travail flexible et le boulot par projets, l'attention à tous les *stakeholders* et la durabilité. Et il l'a fait en axiomatisant en termes de valeur d'échange tout ce qui était gardé au plus intime ou protégé par la radicalité critique.

Nous pensons que la survivance du capitalisme, son caractère tardif (*Spätkapitalismus, late capitalism*), découle d'une capacité que lui est inhérente, de ce que Boltanski et Chiapello appellent la « cooptation-assimilation » et que nous voudrions appeler : le *mécanisme d'endogénéisation néocapitaliste*.³ Malgré le néologisme, l'idée est simple : le capitalisme est toujours la cible des critiques, mais il parvient toujours à en trouver des réponses puisqu'il est capable de *surcodifier* toute critique que lui soit adressé. À cet égard, mon illustration favorite est encore celle de Che Guevara, l'icône de la lutte anticapitaliste, transformé en *silk-screen* et imprimé sur des T-shirts C&A en solde.

En effet, le néocapitalisme n'a fait que potentialiser le mécanisme endogénéisant présent en tout capitalisme, pour le rendre hyperendogénéisant. Découlant de la transition de l'administration à la gestion, c'est-à-dire du modèle de l'organisation pyramidale hiérarchique du fordisme au modèle de l'organisation en réseau du toyotisme, le nouveau capitalisme s'instaure comme une puissance flexible, pluriconnective, rhizomique. Il a appris à répondre aux revendications pour plus d'autonomie, d'authenticité, de créativité, de liberté, moins de rigidité, de bureaucratie, d'aliénation en les incorporant au nouvel *éthos* qui s'exprime dans les manuels de *néo-management*.

² À cet égard, au monde anglophone, une référence importante est Richard Sennett (2005), qui parle plutôt d'une « culture of the new capitalism ».

³ Nous reprenons la piste lancée, en portugais, par Peter Pál Pelbart (2003, 102), qui parle à cet égard d'« *endogenia* ».

L'un des aspects centraux du néocapitalisme est l'articulation d'une forme nouvelle de gestion qui se déploie en symbiose avec le déploiement d'un domaine de savoir, précisément celui des *sciences de la gestion* ou du *management*. Malgré son statut épistémologique disputable, la science de la gestion est considérée en général une science sociale appliquée, constituée de façon pluridisciplinaire, sur la base de relations transversales entretenues par plusieurs sciences humaines (économie, psychologie, sociologie, anthropologie, pédagogie, droit), ainsi que par la philosophie, notamment l'éthique. Or, l'évolution de la science de la gestion entre les années 1970, encore sous l'influx du mai 68, et les derniers dix ans reflètent le changement de paradigme qui nous autorise à parler de néocapitalisme.

Le plus frappant à cet égard est que ce nouveau savoir et cette nouvelle pratique de gouvernement sont mis à point par le moyen l'assimilation des derniers acquis de la recherche éthique, c'est-à-dire la conception d'une éthique attentive aux risques de l'espècisme, une éthique à la fois sociale et environnementale. Pour telle éthique, ce qui importe désormais est surtout garantir que la quête du profit ne soit pas en contradiction avec les enjeux sociaux et écologiques du développement durable, ceci orientant fondamentalement une nouvelle éthique capitaliste.

Or, nous pensons que nous y avons une des plus pertinentes ressources de la stratégie d'autolégitimation mise en marche par le néocapitalisme. Décodifier *l'éthique de la gestion socio-environnementale* devrait donc être un enjeu majeur de la critique contemporaine.

Généalogie de la biopolitique et de la gouvernementalit

Apparemment, ce qui se trouve en crise, malgré toutes les alarmes de récession, n'est pas le capitalisme. Il s'agit plutôt d'une *crise de la critique au capitalisme*. Une précaution épistémologique qui doit être recommandée à toute critique du capitalisme qui ne veuille pas devenir son otage consisterait donc à se rendre compte tout d'emblée de cette puissance endogène de la cible même des efforts critiques. Il faut d'abord décodifier le discours néocapitaliste, en dessiner le plan, en faire la cartographie. Pour le faire, il faut utiliser un cadre conceptuel, un « appareil de décodification », non pas parce que le néocapitalisme diffuse des messages encryptés – tout au contraire, il s'agit du temps des prêts-à-penser en 140 signes –, mais parce que son discours est diffusé de façon à ne pas permettre d'interpréter tous les liens qu'il implique ni ses conséquences en ce qui touche la pratique

Un des cadres de référence théorique qui permettent sans doute de saisir le discours et la pratique du néocapitalisme peut être découpé des travaux développés par Michel Foucault l'en appliquant la méthode de recherche historique, la *généalogie du pouvoir*. Si nous nous rappelons que ce moment de la production intellectuelle de Foucault (en gros, les années 1970) est justement celui où le concept de *dispositif* vient remplacer celui d'*épistémè*. Notre hypothèse générale est que le *mécanisme d'endogénéisation du néocapitalisme* peut être saisi en toute acuité si l'on l'analyse comme un trait constitutif de ce que Foucault appelle le *dispositif de savoir-pouvoir*.

Au sens de Foucault, en général, un dispositif est un système de renforcement mutuel entre les pratiques de savoir et les rapports de pouvoir, une machine à produire des régimes de vérité, démarquant les bornes entre ce qui vaut comme vrai ou faux pour des sujets eux-mêmes produits par ces régimes. En fait, plutôt que producteurs de vérités, les dispositifs sont des machines à produire de *sujets*, ou encore des machines à produire de la *vie utile* : ils produisent des producteurs⁴.

Consacrés à la subjectivation (ou à l'assujettissement)⁵, les dispositifs sont le résultat d'agencements de pratiques discursives et non discursives, sont des technologies ou des rationalités. À son tour, ces rationalités sont autopoétiques, sont des intelligences artificielles ou des automates qui ne dépendent pas d'un sujet-opérateur, dans la mesure où elles sont capables d'optimisation performative indépendante virtuellement infinie. En tant que machines abstraites intelligentes, rationalités, les dispositifs sont équipés de réflexivité, c'est-à-dire sont capables d'autoperception et d'autocorrection de son fonctionnement, en absorbant la critique et en renversant leur sens. Pour le dire en un mot, les dispositifs sont *endogéniques*.

Foucault (1976) lui-même n'a pas cessé de dire que, dans le passage du *pouvoir souverain*, qui caractérisait l'Ancien Régime (« faire mourir ou laisser vivre »), au *biopouvoir* en sens large, relatif à la société moderne (« faire vivre ou laisser mourir »), tout se joue sur le problème de créer des dispositifs produisant de la vie utile, c'est-à-dire des sujets mieux adaptés au *mode de production capitaliste*⁶. Le dessin du concept de dispositif est donc fait de façon à permettre de saisir à la fois

⁴ La question est donc la même posé par Marx (2008) lorsqu'il aborde la production de la plus-value dans *Le Capital*, à savoir la question de *la production des producteurs*.

⁵ Nous employons subjectivation pour référer le processus global de production de sujets, qui se divise en deux processus plus stricts et opposés, celui de l'assujettissement, qui implique l'exercice d'un savoir ou d'un pouvoir (décrits par l'archéogénéalogie), et celui de la résistance, c'est-à-dire d'un contre-savoir et contre-pouvoir (la possibilité d'une an-archéologie) qui implique des pratiques de soi ou de singularisation – Foucault (2001, 1552) arrive à parler des « pratiques libération ».

⁶ L'articulation entre Foucault et Marx dans ce point a été bien saisie, dans le contexte des derniers développements de la théorie critique de la société, par Thomas Lemke (2007).

les rapports de pouvoir (production politique) les rapports de production (économique). En d'autres termes, l'évolution des modes de production est au fond l'évolution des dispositifs de savoir-pouvoir. Ainsi, l'optimalisation des disciplines est mise à point en fonction du déploiement du capitalisme, mode production auquel elles sont étroitement liées.

Pourtant, à un moment donné de son évolution, c'est le capitalisme lui-même qui aura besoin de se libérer des contraintes du pouvoir disciplinaire pour aller au-delà, pour s'auto-dépasser tout en restant cohérent à soi-même. Ce mouvement constitue la transition, décrite par Deleuze dans le *Post-scriptum sur les sociétés de contrôle* (1990), entre la société disciplinaire (capitaliste) et la société de contrôle (néocapitaliste). Malgré l'efficacité incontestable des disciplines, il y a toujours quelque chose qui échappe, qui s'enfuit, qui résiste, un excédent de force qui reste indisciplinée et par conséquent ne parvient pas à être capitalisé. L'évolution politico-économique représentée par le néocapitalisme consiste, selon la logique de l'optimalisation performative, à rendre possible la capitalisation sur cela qui avait toujours été libre et sous-utilisée.

En fait, Foucault (2004) montre que ce n'est pas une innovation, il s'agit plutôt d'une tendance de la pensée libérale, présente déjà chez ses fondateurs du libéralisme du XVIII^e siècle. La formule serait : « Comment contrôler la liberté au nom de la liberté ? En la produisant. » Le contrôle productif de la liberté est le résultat de l'évolution de rationalité de la pratique de gouvernement dont la généalogie s'identifie à celle du libéralisme. Son caractère biopolitique relève du fait que ces pratiques ne sont pas des genres de discipline, mais des pratiques ou des techniques de *gestion de la vie*.

La transition de la société disciplinaire à la société de contrôle, ou encore l'accouplement des technologies de gouvernement aux technologies disciplinaires implique donc un recentrage de la méthode généalogique. Si dans *Surveiller et punir* (1975) il s'agit de la subjectivation du corps individualisé par les disciplines (le corps-machine des individus), dans les cours de 1976 à 1979 il s'agira de la subjectivation le corps totalisé de la population (le corps-espèce des êtres humains). La biopolitique n'est rien d'autre que l'ensemble des techniques d'objectification de normalisation de la vie humaine en tant que *population*. Les politiques de santé publique, natalité, longévité, races, etc. sont des moyens de gouverner les aspects différents selon lesquels le sujet-objet « population » commence d'être forgé au XIX^e siècle. D'où le lien entre la *biopolitique* au sens strict et la *gouvernementalité*, c'est-à-dire l'ensemble de pratiques rationnelles de gouvernement, les arts de gouverner qui visent, chaque moment, à produire de la vie utile. Le plus juste serait donc de parler,

à l'intérieur de la méthode généalogie, d'un moment disciplinaire et d'un moment biopolitique, ce dernier lié à une généalogie de gouvernementalité.⁷

Dans les trois cours que Foucault a prononcées au Collège de France entre 1976 et 1979, à savoir dans *Il faut défendre la société* (1976-1977) dans *Sécurité, territoire, population* (1977-1978) et dans *Naissance de la biopolitique* (1978-1979), se trouve l'essentiel de cette généalogie de la gouvernementalité. Quoique ces cours aient eu lieu pendant la deuxième moitié des années 1970, ils n'ont pas été connus par le grand public que lorsqu'ils sont apparus environ 30 ans plus tard, en 1997 et en 2004 – bien que les réflexions foucauldienne autour de la biopolitique exercent des effets importants sur les recherches d'élèves italiens des cours des années 1970 comme Giorgio Agamben et Antonio Negri, célébrités au milieu académique depuis le début du XXI^e siècle. Or, la publication de ces cours témoigne d'une relancée des études foucauldienne qui a permis de réarranger ses pièces sur le tableau, en le rendant de nouveau l'actualité. La publication des cours de la deuxième moitié des années 1970 a impliqué, en fait, l'abandon du schéma dualiste qui opposait le pouvoir souverain au pouvoir disciplinaire (biopouvoir), au nom d'une triangulation qui met en perspective l'exercice du pouvoir en fonction des rapports entre le pouvoir souverain, le pouvoir disciplinaire et le contrôle biopolitique au sens strict.

Dans ce contexte, Foucault fait sa seule incursion par l'histoire contemporaine en analysant, dans *Naissance de la biopolitique*, l'évolution récente du capitalisme à l'Atlantique Nord, attention spéciale consacrée au néolibéralisme, aussi allemand (ordolibéralisme) que nord-américain (école de Chicago). Pour nous, cette interprétation généalogique du néolibéralisme n'a pas encore épuisé sa capacité à produire des effets. Les analyses foucauldienne des phénomènes de *production simultanée de sujets et de capitaux*, ainsi que celui de la formalisation de la société selon le modèle de l'entreprise (FOUCAULT 2004, 135-165) et celui de la subjectivation de l'*homo œconomicus* comme entrepreneur de lui-même (FOUCAULT 2004, 221-245), rendent une clef de lecture qui permet de repenser de manière décisive des questions pertinentes à la gestion de nos jours. Entre ces questions sont l'entrepreneuriat, le leadership, la responsabilité sociale et environnementale des entreprises (envers tous les *stakeholders* possibles), la consommation éthique, l'éducation écologique des managers et, de façon plus générale, le *développement durable*. Bref, qu'est-ce que cette « durabilité » dont parle tout le monde sinon une sorte de « parasitabilité », c'est-à-dire le déploiement d'une exploitation de la nature et de l'espèce humaine qui est à la fois moins intensive et plus durable et qui veut assurer aux générations futures un monde à exploiter ?

⁷ D'ailleurs, cela est suggéré déjà par la manière dont le cours de 1977-1978 et celui de 1978-1979 ont été publiés en Allemagne, c'est-à-dire comme deux volumes d'une même *Geschichte der Governmentalität* (FOUCAULT 2006).

C'est donc à l'intérieur du cadre théorique de cette généalogie biopolitique de la gouvernementalité néolibérale que nous pouvons mieux saisir le mécanisme endogène du néocapitalisme. Cela constitue l'essentiel de l'arrière-plan épistémologique sur lequel nous pouvons mettre en perspective la question de l'éthique de la gestion socio-environnementale. Toutefois, pour le faire, quelques ajustements de la méthode foucauldienne sont nécessaires.

Le danger du foucauldisme, résistance biopolitique et la généalogie du management

Tout d'abord, il faut rester attentif vis-à-vis du danger de l'idéologisation de la pensée de Foucault, malgré lui. Le fait que Foucault ait toujours essayé de séparer son travail de la critique de l'idéologie, en remplaçant ce concept (qui suppose la binarité du vrai et du faux) par celui de dispositif (concernant plutôt aux effets de vérité des discours sur les sujets)⁸, n'a jamais suffi pour que sa pensée ne soit pas devenue une mode, le « foucauldisme ». Quoique les instruments conceptuels mis à point par les recherches foucauliennes puissent servir à la construction de l'appareil de décodification du néocapitalisme capable de rendre compte de son aspect endogène, le fait c'est que les idées de Foucault, surtout son éthique, peuvent et sont parfois endogénisées par les formations du savoir qui nourrissent le nouvel esprit du capitalisme.

En grande mesure, on trouve dans la littérature autour de Foucault l'hypertrophie de ce qui a déjà été appelé « le club des amis de la subjectivation » (LEGRAND 2004, 27), c'est-à-dire ceux qui sont toujours prêts à proposer des audaces subjectivations expérimentales libres aux endroits plus improbables et qui parviennent à mélanger le zen-budéisme à la stylistique de l'existence pour écrire des modes d'emploi de l'éthique à l'usage des managers RH. Ces absorptions de la pensée de Foucault ne cessent pas d'engendrer de faux problèmes tels que : « comment ne pas être disciplinés ? », « comment échapper à la vigilance panoptique ? », « comment résister à l'assujettissement aux normes ? » (LEGRAND 2004, 28), auxquels nous ajouterions : « comment s'enfuir du contrôle au grand air ? », « comment s'autogérer dans un monde gouvernementalisé ? », « comment produire de la vie au-delà du biopouvoir ? ».

⁸ Celui-ci est le point d'opposition entre Foucault et Marx qui est souvent mal compris par les interprètes, soit ceux qui veulent les rapprocher, soit qui veulent les séparer.

Ce genre de question est caractéristique d'une appropriation éclectique qui fait de Foucault le philosophe de la liberté pour y appuyer des modèles de subjectivation émancipatoire. À cet égard, un exemple très intéressant est l'appropriation de la pensée de Foucault par une école de sciences de la gestion née au Royaume Uni, aux années 1990, comme réponse à la montée du néoconservatisme postérieure au Consensus de Washington et, puis, cultivée dans tout le monde anglophone, y compris le nord de l'Europe, à savoir les *Critical Management Studies* (CMS). En participant de la vague des *Critical Studies*, les CMS tiennent en fait son point de départ dans une interprétation de la théorie critique de la société, pour se rendre compte bientôt que ce n'est pas l'approche plus complète des questions du pouvoir et de la subjectivité dans le monde du travail. Ils effectuent donc un déplacement épistémologique afin d'opérer une incorporation de la manière foucauldienne de penser ces questions permettant d'avancer vers un stage réflexif plus élevé. Il s'agira ainsi d'abandonner la perspective marxiste pour développer une conception polycentrique ou microphysique des rapports de pouvoir à l'endroit de travail, ce mouvement contenant un potentiel émancipatoire dans la mesure où il ouvre à l'individu, en soi libre, les fronts de la résistance à l'intérieur même de l'entreprise. Ainsi, les CMS pensent d'aller au-delà de Foucault dans le sens de la promotion de l'émancipation au sein du marché (ALVESSON e WILLMOTT 1992).

La dépêche à faire de Foucault un penseur de l'émancipation, exemplifiée par les CMS, semble oublier que la généalogie est une méthode historique, pour employer le mauvais mot, « neutre », c'est-à-dire est une méthode aux intentions descriptives, non pas fondationnelles ou transcendantes, la critique découlant de l'analyse des empiricités, non pas de l'irréalisation d'un cadre de principes à priori. Plutôt que du réalisable, il s'agit, à la fois pour l'archéologie et pour la généalogie, de la réalité qui, soumise à la description disséquant exhaustivement documentée, peut en fait devenir inacceptable.⁹ D'où la résistance.

Autrement dit, l'archéologie du savoir n'est une critique des *à priori* historiques que dans la mesure où elle en fait l'archive sans en proposer d'emblée un substitut. À cet égard, Foucault parlait d'un « positivisme heureux » de l'analyse archéologique, que ne tient pas à démontrer la vérité des faits, mais à montrer comment les faits deviennent des vérités (FOUCAULT 1969, 165). La généalogie ne fait que continuer le même geste en ce qui concerne les rapports de pouvoir constituant des régimes de vérité qui gouvernent la vie. D'où le *nominalisme de base* de ce qui peut être appelé l'*archéogénéalogie* (DAVIDSON 1991), c'est-à-dire un genre de discours analytique qui, au lieu de partir des universaux historiques, demeure dans un scepticisme, qui ne croit qu'aux cas, aux exceptions, aux détours, aux particularités.

⁹ En ce sens, Boltanski (2008) parle en « rendre la réalité inacceptable ».

Ainsi, plutôt que de faire du foucauldisme en posant les choses d'emblée en termes d'émancipation et de propositions de modèles de subjectivation libre, avant de passer à la construction d'une expérience éthique de soi dissociée des injonctions des rapports de pouvoir, la résistance est d'abord liée, chez Foucault, à tout un effort de déconstruction épistémologique. Il s'agit donc d'une sorte d'anarchisme théorique, qui tente de déconstruire l'édifice des dispositifs de savoir-pouvoir décrit selon la méthode archéogénéalogique par le moyen d'une attitude de contre-conduite. *An-archéologie*, selon il l'explique dans le cours *Du gouvernement des vivants* (FOUCAULT 2011).

Cela ne veut pourtant pas dire qu'il n'est pas possible d'utiliser Foucault dans une expérience de libération authentique, comme sa propre pensée l'indique, mais que l'utilité à donner à une pensée comme celle de Foucault est tout d'abord critique. C'est en fait à l'égard de telle tâche que ses instruments conceptuels acquièrent leur fonctionnalité et c'est donc par-là que leur pertinence doit être évaluée.

Par ailleurs, il ne s'agit pas d'affirmer qu'il ne soit pas possible de surmonter ce que Foucault a été capable de faire. L'actualité de la recherche autour de la biopolitique repose sur le fait qu'aujourd'hui plusieurs auteurs – parfois des anciens élèves des cours de Foucault aux années 1970 – sont en train de développer des travaux autour des questions et d'employer les outils épistémologiques introduits vis-à-vis des problèmes contemporains de *la biopolitique et de la gouvernementalité*. Entre les interprétations de la généalogie du pouvoir faites aujourd'hui par les auteurs qui veulent conjuguer Foucault à une certaine lecture de la tradition marxiste notamment liée au mouvement ouvrier italien (des auteurs comme Antonio Negri & Michael Hardt et Maurizio Lazzarato) se trouvent les prolongements, en fait, plus intéressants du travail de la critique de l'archéogénéalogique. Ceux auteurs proposent de penser la biopolitique au-delà des formes de la surveillance et du contrôle, comme des formes de résistance, comme une puissance capable de produire de la vie en dehors et en opposition au biopouvoir, comme *bio-puissance* de la multitude résistant à l'Empire (NEGRI e HARDT 2001). Évaluer la justesse exégétique de cette interprétation ainsi que sa possibilité en ce qui concerne la question de construction des moyens d'organisation qu'une telle puissance doit utiliser pour dépasser le spontanéisme et le réactivisme de la politique du blocage serait donc nécessaire, pourtant nous n'y avons assez d'espace que pour l'indiquer.

En tout cas, il faut reconstruire la généalogie de la gouvernementalité afin de montrer toutes les dimensions du problème. Foucault bâtit sur base d'un tête-à-tête constant aux sciences humaines. Dans le cas de la généalogie de la gouvernementalité libérale, l'interlocution est entretenue surtout avec *l'économie*, le *droit* et la *science politique*. Or, c'est assez curieux qu'il n'y ait pratiquement pas de mention, dans les cours de la deuxième moitié des années 1970, à un des savoirs chargés de la question du gouvernement, au moins depuis la fin du XIXe siècle : la *science de la gestion*.

Pour en trouver une analyse bien détaillée et documentée en abondance, il faut en fait à l'étude de Luc Boltanski et Ève Chiapello sur le nouvel esprit du capitalisme (1999) qui d'ailleurs, à certains égards, exprime la crise de la pensée 68. On sait bien qu'une reconstruction de la généalogie de la gouvernementalité néolibérale implique l'usage d'un cadre conceptuel tout à fait différent de celui mis en œuvre par Boltanski et Chiapello, plutôt attachés à une sociologie pragmatique (à l'inspiration de Weber, plutôt que de Nietzsche, et de Bourdieu) et à la critique des idéologies. Nous avons trouvé nonobstant quelques procédés opérant dans cet ouvrage, à l'exemple de son analyse comparative du *corpus* de la littérature managériale des années 1960 à celui des années 1990 – ainsi que travail exemplaire en ce sens est celui de Vincent de Gaulejac (2005) sur la « société malade de la gestion » – qui nous ont été très utiles.¹⁰

Pistes pour décoder l'éthique de la gestion socio-environnementale

La tâche ne consiste donc pas simplement à reconstruire la généalogie de la gouvernementalité à travers une mise à jour des analyses que Foucault faisait porter sur la littérature en économie, droit et sciences politiques des années 1970 (bien qu'il faille voir, du point de vue de la généalogie, ce que disent ces sciences aujourd'hui). Cette reconstruction implique d'appliquer les instruments de la recherche généalogique à une formation de savoir différente de celles que Foucault a étudiées, c'est-à-dire à la *science de la gestion*. Il s'agit donc de faire une généalogie du management sur base d'une analyse comparée des *corpora* de la science de la gestion tantôt des années 1970 (sur lesquels Foucault aurait pu porter), tantôt des années 1990 et 2000, qui concernent directement le temps présent.

¹⁰ Un autre travail exemplaire en ce sens est celui de Vincent de Gaulejac (2005) sur la « société malade de la gestion ».

Pourquoi aborder la science de la gestion et non pas l'économie, ou encore l'école de *Law and Economics*, évolution de la pensée à la fois juridique et économique, qui met à jour nombre de thèses (notamment celles de l'ordoliberalisme) que Foucault analyse dans *Naissance de la biopolitique*, si notre but est de reconstruire la généalogie de la gouvernementalité biopolitique ? Pourquoi établir une interlocution critique avec un domaine scientifique si destitué de prestige philosophique qui pourrait même passer par un savoir insurrectionnel ?

S'il est juste de dire que la science de la gestion est une formation de savoir transdisciplinaire dont la conceptuelle dépend d'autres sciences, comme l'économie, la science politique ou le droit, il est impossible de dénier les effets de vérité que le discours managérial opère en direct sur grand nombre de sujets chargés de fonctions de gestion, en général les plus laborieux d'entre eux. L'enseignement des compétences de la gestion est de plus en plus répandu et transversalité, à l'instar de l'expansion des MBAs (Master in Business Administration) dans tous les domaines. De même que l'on peut dire que l'économie est une science équipée, comparativement, de résilience épistémologique davantage, on peut dire que la science de la gestion a, aussi en comparaison, de la performativité, en tant que capacité à produire des effets, davantage et sur un public cible plus nombreux.

Dans le contexte présent, nous ne pouvons qu'indiquer la nécessité d'une analyse sérieuse de l'éthique incluse dans le corpus bibliographique des sciences de la gestion. Cela permet à la fois de se centrer sur la portion, pour ainsi dire, plus philosophique de ce domaine et de toucher secondairement des questions économiques, juridiques et politiques. Nous y voyons se former, quoique encore sans le connaître les détails, à travers la grille d'analyse offerte par la généalogie de la gouvernementalité biopolitique, une éthique de la gestion aux prises avec les dernières tendances de la pensée sociale et environnementale qui peut être considéré une *éthique néocapitaliste*. Voilà cela de qu'il s'agit de décodifier.

Bibliographie

AGAMBEN, Giorgio. *Qu'est-ce qu'un dispositif ?* Paris : Rivages, 2007.

ALVESSON, Mats; WILLMOTT, Hugh (eds.). *Critical Management Studies*. London : Sage, 1992.

BOLTANSKI, Luc. *Rendre la réalité inacceptable*. Paris : Demopolis, 2008.

BOLTANSKI, Luc ; CHIAPELLO, Ève. *Le nouvel esprit du capitalisme*. Paris : Gallimard, 1999.

DAVIDSON, Arnold. "Archeology, Genealogy, Ethics." In: *Foucault: A Critical Reader*, por HOY, David (ed.). Malden: Blackwell, 1991, pp. 221-233.

DELEUZE, Gilles. *Pourparlers*. Paris: Minuit, 1990.

_____. *Foucault*. Paris: Minuit, 1986.

FOUCAULT, Michel. *Dits et écrits II : 1976-1988*. Paris: Gallimard, 2001.

_____. *Do governo dos vivos: Curso no Collège de France (1979-1980): excertos*. 2.ed. Tradução: N. Avelino. Rio de Janeiro: Achiamé, 2011.

_____. *Geschichte der Gouvernementalität. Band I: Sicherheit, Territorium, Bevölkerung. Band 2: Die Geburt der Biopolitik*. Frankfurt a.M. : Suhrkamp, 2006.

_____. *Histoire de la sexualité, vol. 1 : La volonté de savoir*. Paris: Gallimard, 1976.

_____. *Il faut défendre la société (1975-1976)*. Paris: Gallimard, 1997.

_____. *Naissance de la biopolitique (1978-1979)*. Paris: Gallimard, 2004.

_____. *Sécurité, territoire, population (1977-1978)*. Paris: Gallimard, 2004.

GADELHA, Sylvio. *Biopolítica, governamentalidade e educação: introdução e conexões a partir de Michel Foucault*. Belo Horizonte: Autêntica, 2009.

GAULEJAC, Vincent de. *La société malade de la gestion : idéologie gestionnaire, pouvoir managérial et harcèlement social*. Paris : Seuil, 2005.

LAZZARATO, Maurizio. *Les révolutions du capitalisme*. Paris : Empêcheurs de Penser en Rond, 2004.

LEGRAND, Stéphane. "Le marxisme oublié de Foucault." *Actuel Marx* (P.U.F.) v. 2, n. 36 2004, pp. 27-43.

LEMKE, Thomas. *Bio-politics: an Advanced Introduction*. New York, London: New York University Press, 2011.

MARX, Karl. *Das Kapital. Kritik der politischen Ökonomie*. Bd. 1. 33.ed. Berlin: Dietz, 2008.

NEGRI, Antonio; HARDT, Michael. *Empire*. Harvard University Press, 2000.

PELBART, Peter Pál. *Vida capital: ensaios de biopolítica*. São Paulo: Iluminuras, 2003.

SENNETT, Richard. *The Culture of New Capitalism*. New Haven: Yale University Press, 2005.

SILVEIRA, Rafael. *Michel Foucault – Poder e análise das organizações*. São Paulo: Ed. FGV, 2005.

ZIZEK, Slavoj. *The Event: Philosophy in Transit*. London: Penguin, 2014